

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 16 (1908)

Heft: 64

Artikel: Considérations sur la réponse de la Commission ancienne-catholique de Rotterdam à la Commission orthodoxe de St-Pétersbourg concernant la réunion des Églises

Autor: Kiréeff, A.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Considérations sur la réponse de la Commission ancienne-catholique de Rotterdam à la Commission orthodoxe de St-Pétersbourg concernant la réunion des Eglises.

Nul doute que tous les chrétiens de cœur et de conscience et non seulement de nom, désirent la reconstitution de l'unité de l'Eglise. Le grand schisme n'a-t-il pas été la source de grands malheurs, de maux incalculables? Cette unité doit être rétablie, et ceux qui y tendent et y travaillent méritent certainement du Seigneur! N'a-t-Il pas manifesté le désir qu'il n'y eût qu'un troupeau et qu'un pasteur¹⁾! Oui, tous veulent l'unité: demandez au chrétien le plus tiède, le plus atrophié, s'il désire la reconstitution de l'unité de l'Eglise, il vous répondra affirmativement. Et pourtant cette sainte œuvre ne marche qu'avec une lenteur désespérante. Quand il s'agit de réaliser ce vœu universel, de mettre *en pratique* les principes universellement acceptés comme devant servir de bases à l'union, on se bute à des difficultés aussi imprévues que nombreuses.

Quel est le fondement, universellement reconnu, sur lequel doit être reconstituée l'unité de l'Eglise? C'est indubitablement l'enseignement dogmatique de l'ancienne Eglise universelle des huit premiers siècles. C'est simple à première vue; malheureusement cet enseignement, cette doctrine universelle se trouvent encombrés, surchargés de gravois, de décombres, auxquels des gens peut-être fort pieux, mais aussi fort peu lettrés, prêtent une valeur que certainement ils n'ont pas et n'ont jamais eue. Il n'est pas facile d'extraire la doctrine universelle de dessous la masse de matériaux difformes et hétérogènes sous laquelle elle ploie.

« Je suis certainement en faveur de la réunion des Eglises, dit le pape; mes prédécesseurs ont tous parlé et agi dans ce

¹⁾ L'Eglise orthodoxe, à toutes les messes, prie pour que *tous* soient *un*!

sens; mais vous tous, chrétiens, qui vous êtes séparés de Rome, vous devez commencer par admettre l'universalité de mon épiscopat, ainsi que mon infailibilité; vous devez, en outre, accepter en bloc tout ce qu'enseigne l'Eglise catholique-romaine, qui est la seule vraie. Si vous n'admettez pas ce que j'affirme, vous tombez dans le protestantisme, dans l'hérésie.»

«Je suis certainement en faveur de la réunion des Eglises, disent certains de nos prêtres à tendance ultramontaine; mais vous tous, chrétiens hétérodoxes, vous devez accepter en bloc tout l'enseignement de notre Eglise actuelle, qui est la seule vraie. Il ne s'agit pas de faire de l'archéologie pour découvrir quelle était la doctrine de l'Eglise des premiers siècles, c'est au moins inutile, car ce qu'enseigne notre Eglise orthodoxe orientale, est la vérité; vous devez l'accepter; sinon, vous tombez dans l'hérésie, dans le protestantisme.»

Les Anglicans parlent aussi de la réunion des Eglises, et j'en connais qui y tendent sincèrement et chrétiennement. Il y a même des protestants qui y ont songé (témoin le grand Leibnitz), mais ce ne sont là que des *pia desideria*. On ne peut parler de réunion ecclésiastique avec des protestants; car il n'y a pas d'Eglises protestantes dans le sens strict de ce terme; les protestants forment des associations religieuses ayant des doctrines très peu précises, très peu délimitées, très vacillantes, allant parfois jusqu'à la négation des dogmes fondamentaux de la religion chrétienne. En admettant qu'il y ait, parmi les protestants, des individus qui par hasard auraient une doctrine absolument orthodoxe, cela ne ferait pas avancer la question; une *Eglise* ne pouvant pas s'unir avec des *individus*, elle ne peut que les admettre dans son sein. Il faut donc attendre que le protestantisme, comprenant le gouffre qui s'ouvre sous ses pieds, reconnaisse qu'il a fait fausse route et revienne sur ses pas. Il faudrait qu'il reconstituât une Eglise, qu'il comprît la nécessité de l'autorité traditionnelle dans la vie chrétienne, trop complètement oubliée par les fougueux réformateurs du XVI^e siècle. Malheureusement, tout cela est peu probable.

Autre chose est la «high Church» anglaise. Il est incontestable que cette fraction si importante de l'«Eglise établie» offre de sérieuses données pour parler d'union. Mais les pour-parlers avec les représentants de la «Haute Eglise» ne peuvent

avoir, pour le moment, qu'une valeur exclusivement « scientifique », « académique » ; il faudrait d'abord que cette fraction (conservatrice) se dégageât de l'étreinte des autres fractions de l'anglicanisme. Il est clair qu'on ne peut s'unir à *une partie* de l'Eglise établie sans s'unir en même temps à *toutes les autres* ; or il y en a qui ont une tendance ultraprotestante... Comment une Eglise orthodoxe pourrait-elle s'unir avec des sociétés ecclésiastiques de ce genre ? Il faut donc attendre le « disestablishment », fait que l'on peut prévoir. Mais il n'est pas douteux que le seul chemin à suivre pour l'anglicanisme (comme en général pour toute Eglise occidentale) est celui qu'ont suivi et que suivent les anciens-catholiques : Reconstitution de l'unité universelle par la voie de la reconstitution de la doctrine universelle. Il est heureux que l'ancien-catholicisme ait enfin pris pied en Angleterre. Il est vrai qu'il se recrute parmi les catholiques-romains ; mais nul doute que ce bon exemple ne trouve des imitateurs parmi les Anglicans. Je m'empresse d'ajouter que les idées que je viens d'émettre sur les protestants et les anglicans ne m'empêchent en aucune façon de constater que, parmi les uns et les autres, il y a de nombreux chrétiens qui, tant par leur science que par l'austérité de leurs mœurs, feraient l'ornement de n'importe quelle Eglise¹⁾. Nous aurions beaucoup à étudier dans ces parages ; car on peut errer sur bien des points de doctrine et être pourtant un grand savant ; Harnack ne semble guère chrétien, mais n'est-il pas l'un des grands théologiens actuels, et il est bon de l'étudier. C'est un mauvais système que celui de l'« Index librorum prohibitorum ». Prenons la science où qu'elle se trouve. N'oublions pas que de très grands Pères de l'Eglise ont étudié à des écoles payennes. Ni St. Jean Chrysostome, ni St. Basile le Grand ne craignirent de suivre les cours du philosophe payen Libanius. Sans doute il y a un certain danger à être en contact avec des idées hétérodoxes ; mais si quelques chrétiens faibles y perdent leur foi, d'autres ne pourront qu'y gagner et deviendront plus capables de défendre les vérités qui leur sont confiées.

Mais revenons à l'Eglise ancienne-catholique, la seule avec laquelle, selon moi, nous pourrions d'ores et déjà entrer en communion.

¹⁾ Les quakers, par exemple.

Où en sont nos rapports avec les anciens-catholiques ? Quoique lentement, nous arrivons à constater l'identité de nos doctrines dogmatiques. Selon moi elle est parfaitement constatée. Nous approchons de l'entente ; mais elle est encore fortement enrayée par diverses difficultés, même en dehors de toute théologie.

Il y a chez nous une défiance générale pour tout ce qui nous vient de l'Occident. Je ne parle pas de quelques malentendus, de quelques griefs personnels entre théologiens, mais des grands griefs historiques qui datent de loin. A côté de ce courant hostile, il y en a un autre qui gagne du terrain. Je citerai à l'appui quelques lignes de la préface à une brochure russe de M. Yanyscheff sur nos rapports avec l'ancien-catholicisme ¹⁾. « La foi des anciens-catholiques nous est proche », dit l'auteur, « l'ancien-catholicisme est notre *parent*. Cette parenté avec notre Eglise ne se manifeste pas extérieurement. Il y a des divergences dans les particularités de discipline ecclésiastique, dans les rites liturgiques... Mais en cela l'Occident ne fut jamais identique avec l'Orient. D'ailleurs les Eglises auto-céphales elles-mêmes, appartenant à des nationalités différentes, sont, sous ce rapport, loin d'être unanimes entre elles. Notre parenté avec l'ancien-catholicisme se manifeste dans les dogmes, dans l'inviolable sainteté de la vérité révélée. Ces dogmes, qui doivent être strictement séparés des spéculations humaines, déterminent tout le salut de l'humanité en Jésus-Christ et toute l'essence de la vie chrétienne et morale. »

« Ce n'est pas seulement dans le but idéal de la réunion des Eglises chrétiennes, continue M. Yanyscheff, que l'ancien-catholicisme mérite une attention sérieuse et une étude impartiale et calme ; il le mérite encore au point de vue de l'orthodoxie elle-même, nommément de la théologie orthodoxe qui, en dehors de la doctrine de l'ancienne Eglise (non encore désunie) ne possède aucun critère scientifique et n'a, en général, aucune importance, ni aucune signification. »

Voilà bien les idées d'un vrai chrétien et d'un vrai savant ! Elles auront certainement gain de cause ; elles gagnent peu à peu du terrain, en vue du progrès général de la culture ; mais il ne faut pas oublier que, quand il s'agit de réunion des

¹⁾ « Nouvelles données officielles pour juger de la foi des anciens-catholiques » (1902).

Eglises, il faut avoir en vue non pas seulement les savants qui s'occupent de théologie, mais encore les millions de gens peu cultivés qui forment la majorité de la nation. Ces « millions » sont hostiles à toute idée religieuse venant de l'Occident; ils se souviennent de tout le mal que le catholicisme a fait à leurs ancêtres, surtout au commencement du XVII^e siècle, où la Pologne jésuitique de Sigismond III, profitant de nos troubles politiques, avait conquis la moitié de la Russie; ils ont de la difficulté à comprendre que l'ancien-catholicisme qui, avec raison, garde ses formes occidentales-romaines, est en même temps la contre-partie de cette Rome qui a voulu s'imposer à nous, par ruse ou par force. Or cette lutte continue encore dans les provinces occidentales où l'élément aristocratique polonais est allié à l'élément romain. Mais, je le demande, y a-t-il beaucoup de gens, même parmi les classes cultivées, en Occident, qui comprennent réellement ce qu'est l'ancien-catholicisme? Les conservateurs disent que les anciens-catholiques sont des catholiques-romains plus ou moins révoltés; les libéraux, que ce sont des protestants, arrêtés à mi-chemin. Or, c'est l'ancien-catholicisme seul qui pourra sauver, *et qui sauvera*, en Occident, la religion; il est dans le vrai entre les deux extrêmes de Rome et de Wittemberg. Si l'Occident doit rester religieux, il deviendra ancien-catholique.

Je reviens à la réponse de la Commission ancienne-catholique de Rotterdam. C'est la question du *Filioque* qui est encore sur le tapis, et elle y est encore (non pour longtemps, j'espère) parce que le dogme, comme dans beaucoup d'autres questions de théologie, a été obstrué, masqué par les opinions théologiques. C'est cette erreur qui a été la cause de bien des malheurs, c'est elle qui a obscurci le ciel de la théologie et de la religion elle-même. Et c'est surtout ce qui est arrivé à la doctrine de la procession du St. Esprit. Question très débattue en fait. Le dogme est élémentaire; mais avant tout, qu'est-ce que le dogme? C'est une doctrine clairement exprimée, soit dans la parole même de Dieu, soit dans une décision dogmatique d'un concile œcuménique basée sur le consentement unanime des Pères de l'Eglise. C'est une vérité religieuse révélée par Dieu à l'homme, vérité absolue et indiscutable. Quel est le rôle réservé à l'esprit humain dans tout cela? Il est grand. Il doit aider l'homme à comprendre le dogme, à se

l'assimiler, à faire entrer dans la vie la vérité qu'il représente; malheureusement, l'esprit humain, dans son outrecuidance, veut et s' imagine pouvoir l'améliorer, l'étendre, le compléter à l'aide de ses déductions logiques... Certainement tout chrétien a le droit d'avoir telle ou telle opinion sur le dogme, de la propager, etc., mais à condition de ne pas faire de son opinion quelque chose d'obligatoire pour les autres hommes, ni de supplanter le dogme de Dieu par le sien. Et c'est le mépris de cette règle qui est l'une des grandes causes de la lenteur des négociations entre les Eglises!

En quoi donc consiste le *dogme* relatif à la procession du St. Esprit? « Le St. Esprit procède du Père. » C'est là ce qui est obligatoire. Rien d'autre. C'est dit définitivement, une fois pour toutes; mais la présomptueuse fierté de l'intelligence humaine a voulu (et cela malgré les avertissements de plusieurs Pères de l'Eglise) compléter le dogme par des déductions spéculatives, et on a obtenu différentes explications du dogme, les unes justes, les autres erronées. Quelques Pères de l'Eglise, discutant cette doctrine, ont juxtaposé ou *identifié* la mission du St. Esprit par le Fils dans le monde (doctrine absolument juste), avec sa procession, en donnant à cette « opinion » la forme peu adéquate de *Filioque* (v. Langen).

Au début, cette expression, n'étant qu'une opinion privée, était licite, d'autant plus que quelques Pères de l'Eglise l'avaient acceptée. Plus tard, au temps du pape Léon III, et malgré l'opposition de ce pape, le « Filioque » fut intercalé dans le « Credo » et devint, pour l'Occident, un *dogme*.

Ce n'est que depuis lors, que la lutte autour de cette doctrine prit un caractère haineux et implacable. Les Orientaux (et à juste titre) accusaient les Occidentaux d'introduire des modifications dans le symbole de la foi, dans le dogme, et demandaient le retrait du *Filioque*. A l'époque du patriarche Photius la lutte théologique se compliqua d'éléments politiques. Il s'agissait de savoir de qui devait relever la Bulgarie, de Rome ou de Constantinople. Accusations mutuelles d'hérésie, anathèmes; vers 867, schisme complet. Quelques années plus tard, les affaires s'arrangent (880, concile de Constantinople). Le pape Jean reconnaît Photius patriarche et renonce au *Filioque*. Les Eglises sont de nouveau unies. Arrêtons-nous à ce moment si grave de l'histoire des rapports entre nos deux Eglises.

Nous, Orientaux, nous sommes habitués à considérer Photius comme un exemple digne d'être suivi. Comment agit-il? L'Eglise occidentale transforme une opinion théologique en dogme, elle l'introduit dans le *credo*. Rupture, schisme! L'Occident abandonne le nouveau dogme, rétablit le symbole dans sa forme authentique. Reconstitution de l'union! Rien de plus logique. N'est-ce pas là un exemple à suivre? Que voyons-nous actuellement? L'Occident, représenté par l'ancien-catholicisme, nous déclare de la façon la plus positive qu'il abandonne le *dogme* du Filioque. Dès lors qu'est-ce qui s'oppose à la reconstitution de l'unité? Rien absolument! C'est un résultat logique, inéluctable; c'est précisément dans ce sens que, entre autres, Bolotoff a posé et décidé la question; et il a eu mille fois raison. Posez la question objectivement, *sine ira et studio*, et vous arrivez au même résultat. Le *Filioque* écarté comme dogme est parfaitement licite comme opinion privée, non obligatoire, tout comme le *a Patre solo*. Ni l'une ni l'autre de ces opinions ne doivent être une raison de division, un *impedimentum dirimens*. Malheureusement, de même qu'il y a en Occident des gens qui tiennent à leur *dogme* du *Filioque*, il y en a en Orient qui tiennent à leur *a Patre solo*, dont ils font aussi, et de la même façon, un dogme, au moyen de spéculations, de déductions humaines. Tel est, en premier lieu, le savant et laborieux Zernikavius¹⁾, qui, dans l'énorme quantité de textes patristiques qu'il recueille, trouve cette vérité incontestable: que «le St. Esprit procède du Père»; par conséquent, ajoutez-il de son chef, il procède du Père *seul*. Non! D'ailleurs un «par conséquent» ne peut pas servir de base à un dogme. Quelque vraie que puisse être une déduction logique, elle n'est que le résultat du travail de l'esprit faillible de l'homme. En résumé, toute la discussion concernant le Filioque aboutit à ceci: les anciens-catholiques lui enlèvent toute valeur dogmatique, en ne lui laissant que la valeur d'une opinion privée, que chacun peut accepter ou rejeter sans, pour cela, devenir le moins du monde hérétique. Tel est le contenu de la réponse de la Commission de Rotterdam; elle ne s'occupe, au fond, que du *Filioque*, qui est la question la plus controversée entre l'Orient et l'Occident.

¹⁾ L'ouvrage de Zernikavius est le recueil le plus complet et le plus précieux des textes des Pères de l'Eglise concernant la procession du St. Esprit.

Que reste-t-il ? peut-on se demander. La question eucharistique ? « Mais qui songe, à l'heure qu'il est, me disait dernièrement l'un de nos meilleurs professeurs de théologie, à discuter la question de la transsubstantiation ? » Ce qu'il faudrait discuter encore, c'est peut-être la question de l'Eglise ? Mais cette question existe-t-elle réellement ? Où en sont ces deux controverses ? J'ai eu l'occasion de prouver maintes fois, dans mes polémiques, que les anciens-catholiques, tout en n'acceptant pas le point de vue matérialiste du concile de Trente, admettent absolument le point de vue de l'ancienne Eglise et affirment que le pain et le vin deviennent « vere, realiter et substantiater » le corps et le sang du Seigneur, et cela, comme le dit clairement le défunt évêque Weber, dans une lettre qu'il m'adressa, « *indépendamment de la foi du communiant* ». Quant à la théorie de la transsubstantiation, on est libre de l'admettre, pourvu qu'on n'en fasse pas un dogme. (N.-B. L'Eglise orthodoxe n'en fait nullement un dogme, et aucun orthodoxe n'est tenu de croire qu'en communiant, il déchire, avec ses dents, les muscles, et brise les os du Seigneur ; cet horrible matérialisme n'a été enseigné par aucun Père de l'Eglise.)

Que reste-t-il donc, je le répète ?

Reprenons la question très importante de la notion de l'Eglise : Mais on n'a qu'à prendre en main un catéchisme ancien-catholique pour voir que les anciens-catholiques sont dans le vrai. Voici, par exemple, la définition du catéchisme de l'Eglise d'Utrecht : « L'Eglise est une société dans laquelle tous les fidèles sont réunis par la profession *d'une même foi* et composent tous ensemble un même corps, dont le Christ est le chef et chaque fidèle un membre. » Un orthodoxe peut parfaitement signer cette formule. De même, les anciens-catholiques ne trouveront aucune difficulté à signer notre formule, qui est celle-ci : « L'Eglise est une société humaine, fondée par Dieu, réunissant ses membres par la foi orthodoxe, la loi divine, le sacerdoce et les sacrements. » L'évêque Reinkens me disait qu'il signerait parfaitement cette formule.

Le rapprochement entre nos Eglises s'opère, et cela par deux voies : d'abord par celle d'une théologie plus profonde, moins littéraliste, allant à l'idée, sans rester accrochée à la lettre ; ensuite par la voie de la culture générale, de la civilisation, qui donne la possibilité de discussions objectives, qui

ordonne de respecter l'opinion de l'antagoniste, et qui puise ses arguments dans d'autres sciences, lesquelles fort souvent éclairent des questions théologiques.

Peu à peu les doctrines s'épurent de l'élément humain; certaines légendes, certains préjugés qui encombraient la religion et empêchaient de la comprendre, sont écartés par la force des choses et tombent d'eux-mêmes. Peut-on disputer sur la transsubstantiation basée sur les théories d'Aristote, après la critique de Kant prouvant l'impossibilité, pour l'esprit humain, de comprendre la substance des choses?

On craint que la science ne fasse du tort à la religion. Quelle erreur! La science, la *vraie* science ne peut jamais faire de tort à la religion, elle n'entre pas en collision avec la *vraie* religion, avec la vraie théologie; mais il ne faut pas confondre leurs sphères d'action. Je le répète, les progrès de la science déblaient le chemin de la théologie, ils *l'aident à s'idéaliser*, à se dématérialiser, à élaguer la lettre qui tue. Est-ce bien la *religion* de Jésus-Christ que défendaient ceux qui emprisonnaient Galilée, parce qu'il osait se mettre en contradiction avec Josué arrêtant le soleil? ou bien encore ceux qui affirment (il y en a) que la terre a été créée il y a juste maintenant 7416 ans, et cela en six jours? et ceux qui traitent d'hérétique le savant qui dit que le mot «jour» doit être compris dans le sens d'«époque»? et ceux qui voient un dogme là où il y a une métaphore? La vraie science, tout en battant en brèche cette fausse théologie, confirme la vraie. La géologie, par exemple, confirme l'ordre général de la création indiqué dans la *Genèse* (organisations rudimentaires, plantes, poissons et reptiles, oiseaux et quadrupèdes, et enfin l'homme). Voilà donc la géologie qui vient confirmer ce que relate l'auteur de la *Genèse*. Cet auteur, quel qu'il ait été, ne connaissait certainement pas les œuvres de Cuvier et des autres paléontologues; s'il a pu préciser l'ordre de la création, n'était-ce pas parce qu'il était inspiré? Certainement. On voit donc par cet exemple que la critique scientifique ne sape pas la *vraie* religion; qu'on n'a pas besoin de la craindre; et qu'il vaut mieux imiter St. Basile et St. Jean Chrysostome qui allaient s'instruire chez un payen, que s'en tenir à l'«Index librorum prohibitorum». Il en est de même dans d'autres sphères, en

philosophie, par exemple; c'est la fausse philosophie qui est hostile à la religion, et non la vraie.

La Commission de Rotterdam termine sa réponse en exprimant le désir de voir porter la question de la réunion des Eglises devant le concile de l'Eglise autocéphale de Russie. C'est là une idée excellente, qui ne saurait qu'être approuvée de toute façon. Le St. Synode qui, selon sa constitution, n'est que le remplaçant d'un patriarche, ne jouit pas d'une autorité égale à celle d'un concile, et doit, par la force des choses, se tenir sur la réserve, tandis que le concile *peut* être et *sera* beaucoup plus large dans ses mouvements, plus indépendant dans ses décisions. Il sera périodique, et le patriarche futur devra suivre ses indications. J'espère pourtant que le Saint-Synode lui-même saura prendre des résolutions préalables conformes aux vœux des amis de la grande œuvre de la réunion des Eglises.

Pavlovsk.

A. KIRÉEFF.
